

L'île par Marie NOËL (XXe siècle)

Solitude au vent, ô sans pays, mon île,
Que les barques de loin entourent d'élangs
Et d'appels, sous l'essor gris des goélands,
Mon île, mon lieu sans port, ni quai, ni ville,
Mon île où s'élançe en secret la montagne
La plus haute que Dieu heurte du talon
Et repousse... Ô Seule entre les aquilons
Qui n'a que la mer farouche pour compagne.
Temps où se plaint l'air en éternels préludes,
Mon île où l'Amour me héla sur le bord
D'un chemin de cieux qui descendait à mort,
Espace où les vols se brisent, Solitude.
Solitude, Aire en émoi de Cœur immense
Qui sans cesse jette au large ses oiseaux,
Sans cesse au-dessus d'infranchissables eaux,
Sans cesse les perd, sans cesse recommence.
Désolation royale, terre folle
Que berce l'abîme entre ses bras massifs,
Mon île, tu tiens un Silence captif
Qu'interroge en vain la houle des paroles.

Je sais pourquoi l'oiseau en cage chante par Maya Angelou (XXe siècle)

L'oiseau libre sautille
Sur le dos du vent
Et flotte en aval
Jusqu'à ce que s'achève cet élan
Et plonge ses ailes
Dans les rayons orange du soleil
Et ose défier le ciel.
Mais un oiseau qui piétine
dans sa cage étroite
peu rarement voir à travers
ses barreaux de rage
ses ailes sont entravées et
ses pattes sont liées
alors il ouvre sa gorge pour chanter.
L'oiseau en cage chante
avec un trémolo de peur
des choses inconnues
mais espérées encore
et sa mélodie se fait entendre
sur la colline lointaine
parce que l'oiseau en cage
chante la liberté.
L'oiseau libre pense à une autre brise
et aux alizés doux à travers les arbres soupirants
et aux vers tout gras l'attendant sur une pelouse luisante à l'aube
et il désigne le ciel comme sien.
Mais un oiseau en cage s'assoit sur la tombe de ses rêves
son ombre piaille d'un cri de cauchemar
ses ailes sont coupées, ses pattes liées
alors il ouvre sa gorge pour chanter.
L'oiseau en cage chante
avec un trémolo de peur
des choses inconnues mais désirées encore
et sa mélodie se fait entendre
sur la colline lointaine parce que l'oiseau en cage
chante la liberté.

Le nuage par Louise ACKERMANN (XIXe siècle)

Levez les yeux ! C'est moi qui passe sur vos têtes,
Diaphane et léger, libre dans le ciel pur ;
L'aile ouverte, attendant le souffle des tempêtes,
Je plonge et nage en plein azur.
Comme un mirage errant, je flotte et je voyage.
Coloré par l'aurore et le soir tour à tour,
Miroir aérien, je reflète au passage
Les sourires changeants du jour.

Le soleil me rencontre au bout de sa carrière
Couché sur l'horizon dont j'enflamme le bord ;
Dans mes flancs transparents le roi de la lumière
Lance en fuyant ses flèches d'or.
Quand la lune, écartant son cortège d'étoiles,
Jette un regard pensif sur le monde endormi,
Devant son front glacé je fais courir mes voiles,
Ou je les soulève à demi.

On croirait voir au loin une flotte qui sombre,
Quand, d'un bond furieux fendant l'air ébranlé,
L'ouragan sur ma proue inaccessible et sombre
S'assied comme un pilote ailé.
Dans les champs de l'éther je livre des batailles ;
La ruine et la mort ne sont pour moi qu'un jeu.
Je me charge de grêle, et porte en mes entrailles
La foudre et ses hydres de feu.

Sur le sol altéré je m'épanche en ondées.
La terre rit ; je tiens sa vie entre mes mains.
C'est moi qui gonfle, au sein des terres fécondées,
L'épi qui nourrit les humains.
Où j'ai passé, soudain tout verdit, tout pullule ;
Le sillon que j'enivre enfante avec ardeur.
Je suis onde et je cours, je suis sève et circule,
Caché dans la source ou la fleur. (...)

La grenouille par Rosemonde GÉRARD ROSTAND (XXe siècle)

La grenouille chante au bord de l'étang,
Qui, sous un rayon de lune tremblote ;
Dans le crépuscule où du rêve flotte,
C'est un chant très doux et très attristant.
C'est un chant très doux et très attristant
Qui monte, – toujours une même note ;
Sur l'eau qui se moire et qui papillote,
Le roseau fluet penche en chuchotant.
Le roseau fluet penche en chuchotant,
Et la mare aux grands nénuphars clapote ;
La lune, ce soir, est un peu pâlotte...
C'est un chant très doux et très attristant.
C'est un chant très doux et très attristant
Qui monte, – toujours une même note ;
Dans le crépuscule où du rêve flotte,
La grenouille chante au bord de l'étang.

Les mots sans qu'on les craigne par Anna de Noailles (XXe siècle)

Les mots sans qu'on les craigne ont d'effrayants pouvoirs,
Ils sont les bâtisseurs hasardeux des pensées,
L'âme la plus puissante est parfois dépassée
Par ces rêves actifs que l'on voit se mouvoir.

— Laissons se balancer dans leur ombre décente
L'excessive tristesse et l'excessif besoin !
Confions le secret ou la hâte oppressante
Au silence sacré qui ne les livre point.

Un souvenir dormant cesse d'être coupable,
Tout ce qui n'est pas dit est innocent et vrai ;
S'il consent à garder sa face sombre et stable
Le mensonge lui-même est un noble secret.

Ô Vérité tentante et qu'il faut qu'on esquivé,
Monacale pudeur, effort, renoncement,
Sainteté des torrents retenant leur eau vive,
Solitude du cœur et de la voix qui ment !

Tendresse de la main qui parcourt et qui lisse
La vie atténuée et calme des cheveux,
Tandis que le désir se prive du délice
De déchaîner l'orage éloquent des aveux

Résolution pure, auguste et difficile
De n'accaparer pas l'esprit avec le corps,
De rester étrangers, pour que le plus fragile
Ne soit pas prisonnier de l'ineffable accord !

Feintise d'être heureux en dehors de l'ivresse,
Accommodation aux paisibles instants :
Plus que les cris, les pleurs, les secours, les caresses,
Vous êtes le mérite insondable et constant !

À Aurore par George Sand (XIXe siècle)

La nature est tout ce qu'on voit,
Tout ce qu'on veut, tout ce qu'on aime.
Tout ce qu'on sait, tout ce qu'on croit,
Tout ce que l'on sent en soi-même.

Elle est belle pour qui la voit,
Elle est bonne à celui qui l'aime,
Elle est juste quand on y croit
Et qu'on la respecte en soi-même.

Regarde le ciel, il te voit,
Embrasse la terre, elle t'aime.
La vérité c'est ce qu'on croit
En la nature c'est toi-même.

Ame et jeunesse par Marceline DESBORDES-VALMORE (XIXe siècle)

Puisque de l'enfance envolée
Le rêve blanc,
Comme l'oiseau dans la vallée,
Fuit d'un élan ;
Puisque mon auteur adorable
Me fait errer
Sur la terre où rien n'est durable
Que d'espérer ;
A moi jeunesse, abeille blonde
Aux ailes d'or !
Prenez une âme, et par le monde,
Prenons l'essor ;
Avançons, l'une emportant l'autre,
Lumière et fleur,
Vous sur ma foi, moi sur la vôtre,
Vers le bonheur !
Vous êtes, belle enfant, ma robe,
Perles et fil,
Le fin voile où je me dérobe
Dans mon exil.
Comme la mésange s'appuie
Au vert roseau,
Vous êtes le soutien qui plie ;
Je suis l'oiseau !
Bouquets défaits, tête penchée,
Du soir au jour,
Jeunesse ! On vous dirait fâchée
Contre l'amour.
L'amour luit d'orage en orage ;
Il faut souvent
Pour l'aborder bien du courage
Contre le vent !
L'amour c'est Dieu, jeunesse aimée !
Oh ! N'allez pas,
Pour trouver sa trace enflammée,
Chercher en bas :
En bas tout se corrompt, tout tombe,
Roses et miel ;
Les couronnes vont à la tombe,
L'amour au ciel !
Dans peu, bien peu, j'aurai beau faire :
Chemin courant,
Nous prendrons un chemin contraire,
En nous pleurant.
Vous habillerez une autre âme
Qui descendra,
Et toujours l'éternelle flamme
Vous nourrira !
Vous irez où va chanter l'heure,
Volant toujours ;
Vous irez où va l'eau qui pleure,
Où vont les jours ;
Jeunesse ! Vous irez dansante
A qui rira,
Quand la vieillesse pâissante
M'enfermera !

Les Moutons par Antoinette DESHOULIÈRES (XVIIe siècle)

Hélas ! Petits moutons, que vous êtes heureux !
Vous paissez dans nos champs sans souci, sans alarmes,
Aussitôt aimés qu'amoureux !
On ne vous force point à répandre des larmes ;
Vous ne formez jamais d'inutiles désirs.
Dans vos tranquilles coeurs l'amour suit la nature ;
Sans ressentir ses maux, vous avez ses plaisirs.
L'ambition, l'honneur, l'intérêt, l'imposture,
Qui font tant de maux parmi nous,
Ne se rencontrent point chez vous.

Cependant nous avons la raison pour partage,
Et vous en ignorez l'usage.
Innocents animaux, n'en soyez point jaloux :
Ce n'est pas un grand avantage.
Cette fière raison, dont on fait tant de bruit,
Contre les passions n'est pas un sûr remède :
Un peu de vin la trouble, un enfant la séduit,
Et déchirer un coeur qui l'appelle à son aide
Est tout l'effet qu'elle produit.
Toujours impuissante et sévère,
Elle s'oppose à tout, et ne surmonte rien.
Sous la garde de votre chien,
Vous devez beaucoup moins redouter la colère
Des loups cruels et ravissants
Que, sous l'autorité d'une telle chimère,
Nous ne devons craindre nos sens.

Ne vaudrait-il pas mieux vivre comme vous faites,
Dans une douce oisiveté ?
Ne vaudrait-il pas mieux être comme vous êtes,
Dans une heureuse obscurité,
Que d'avoir, sans tranquillité,
Des richesses, de la naissance,
De l'esprit et de la beauté ?
Ces prétendus trésors, dont on fait vanité,
Valent moins que votre indolence.
Ils nous livrent sans cesse à des soins criminels ;
Par eux plus d'un remords nous ronge.
Nous voulons les rendre éternels,
Sans songer qu'eux et nous passerons comme un songe.

Il n'est, dans ce vaste univers,
Rien d'assuré, rien de solide :
Des choses d'ici-bas la fortune décide
Selon ses caprices divers.
Tout l'effort de notre prudence
Ne peut nous dérober au moindre de ses coups.
Paissez, moutons, paissez sans règle et sans science :
Malgré la trompeuse apparence,
Vous êtes plus heureux et plus sages que nous.

Il meurt lentement par Martha Medeiros (XXe siècle)

Il meurt lentement
celui qui ne voyage pas,
celui qui ne lit pas,
celui qui n'écoute pas de musique,
celui qui ne sait pas trouver grâce à ses yeux.

Il meurt lentement
celui qui détruit son amour-propre,
celui qui ne se laisse jamais aider.

Il meurt lentement
celui qui devient esclave de l'habitude
refaisant tous les jours les mêmes chemins,
celui qui ne change jamais de repère,
ne se risque jamais à changer la couleur de ses vêtements
ou qui ne parle jamais à un inconnu.

Il meurt lentement
celui qui évite la passion
et son tourbillon d'émotions,
celles qui redonnent la lumière dans les yeux
et réparent les cœurs blessés.

Il meurt lentement
celui qui ne change pas de cap
lorsqu'il est malheureux au travail ou en amour,
celui qui ne prend pas de risques pour réaliser ses rêves,
celui qui, pas une seule fois dans sa vie,
n'a fui les conseils sensés.

Vis maintenant !
Ne te laisse pas mourir lentement !
Ne te prive pas d'être heureux !

Répandrais-tu l'ivresse d'exister?

Vous ne saurez jamais par Marguerite Yourcenar (XXe siècle)

Vous ne saurez jamais que votre âme voyage
Comme au fond de mon cœur un doux cœur adopté ;
Et que rien, ni le temps, d'autres amours, ni l'âge,
N'empêcheront jamais que vous ayez été.
Que la beauté du monde a pris votre visage,
Vit de votre douceur, luit de votre clarté,
Et que ce lac pensif au fond du paysage
Me redit seulement votre sérénité.
Vous ne saurez jamais que j'emporte votre âme
Comme une lampe d'or qui m'éclaire en marchant ;
Qu'un peu de votre voix a passé dans mon chant.
Doux flambeau, vos rayons, doux brasier, votre flamme,
M'instruisent des sentiers que vous avez suivis,
Et vous vivez un peu puisque je vous survis.

Voici que le silence par Marguerite Yourcenar (XXe siècle)

Voici que le silence a les seules paroles
Qu'on puisse, près de vous, dire sans vous blesser ;
Laissons pleuvoir sur vous les larmes des corolles ;
Il ne faut que sourire à ce qui doit passer.
À l'heure où fatigués nous déposons nos rôles,
Au même lit secret les dormeurs vont glisser ;
Par chaque doigt tremblant des herbes qui nous frôlent,
Vous pouvez me bénir et moi vous caresser.
C'est à votre douceur que mon sentier m'amène.
De ce sol lentement imprégné d'âme humaine,
L'oubli, lent jardinier, extirpe les remords.
L'impérissable amour erre de veine en veine ;
Je ne veux pas troubler par une plainte vaine
L'éternel rendez-vous de la terre et des morts.

Contradictions par Esther Granek (XXe siècle)

Ils cohabitent en moi.
Se battent sans qu'on le voie :

Le passé le présent
Le futur et maintenant
L'illusion et le vrai
Le maussade et le gai
La bêtise la raison
Et les oui et les non
L'amour de ma personne
Les dégoûts qu'elle me donne
Les façades qu'on se fait
Et ce qui derrière est
Et les peurs qu'on avale
Les courages qu'on étale
Les envies de dire zut
Et les besoins de lutte
Et l'humain et la bête
Et le ventre et la tête
Les sens et la vertu
Le caché et le nu
L'aimable et le sévère
Le prude et le vulgaire
Le parleur le taiseux
Le brave et le peureux
Et le fier et le veule...

Pour tout ça je suis seul.

Si tu ré-inventais la terre par Andrée Chedid (XXe siècle)

Si tu ré-inventais la terre
Songerais-tu à lever océans et soleils
A convoquer les saisons
A mettre au monde les hommes?

Si tu ré-inventais la terre
Logerais-tu mêmes fièvres dans leurs entrailles
Mêmes arcanes dans leurs cœurs
Dans leur souffle les mêmes dieux?

Si tu ré-inventais la terre
Romprais-tu l'épée des supplices
Contiendrais-tu les crues de la haine
Changerais-tu les soupçons en bienfaits?

Si tu ré-inventais la terre
Redresserais-tu les décrets du sang
Abrogerais-tu la mort nécessaire
Provoquerais-tu d'autres alchimies?

Si tu ré-inventais la terre
Drainerais-tu les plaies de nos batailles
Absorberais-tu nos vides et nos sanglots

La lune pâle, rêveuse... par Cécile SAUVAGE (XXe siècle)

La lune pâle, rêveuse
Et transparente à demi,
Glisse sur la vaporeuse
Douceur d'un ciel endormi.
Dans les branches dénudées
Et si grêles d'un bouleau
Une lueur irisée
Incline ses calmes eaux.
C'est l'hiver et sa tristesse
Avec de muets oiseaux
Se berçant à la sveltesse
Sans feuillage des rameaux.

Je ne veux qu'un rêve... par Cécile SAUVAGE (XXe siècle)

Je ne veux qu'un rêve
À demi-flottant,
Que mon âme brève
Passe en voletant,
Que la brume fine
L'enveloppe aussi ;
Qu'elle s'achemine
Sans autre souci
Que celui d'errer
Avec une brise,
Sur l'arbre léger,
Sur la terre grise.

Les Cygnes sauvages par Renée Vivien (XIXe siècle)

Comme un vol de cygnes sauvages,
Battements d'ailes vers le Nord,
Passe le vol des blancs nuages,
Chassés par la bise qui mord.

Viens, nous respirerons les parfums de la neige.
Les brumes auront le bleu de tes regards froids.
Tes cheveux sont la nuit des sapins, et ta voix
Est l'écho des sommets que la tempête assiège.

Comme un vol de cygnes sauvages,
Battements d'ailes vers le Nord,
Passe le vol des blancs nuages,
Chassés par la bise qui mord.

Les yeux lointains des loups guetteront ton sommeil.
Le vent victorieux et la mer magnanime
Rafraîchiront ton front où l'espoir se ranime :
Tu te réjouiras de la mort du soleil.

Comme un vol de cygnes sauvages,
Battements d'ailes vers le Nord,
Passe le vol des blancs nuages,
Chassés par la bise qui mord.

Viens, l'écho des sommet que la tempête assiège
Vibre dans la candeur farouche de ta voix...
Viens, nous effeuillerons les rires d'autrefois,
Viens, nous respirerons les parfums de la neige.

Comme un vol de cygnes sauvages,
Battements d'ailes vers le Nord,
Passe le vol des blancs nuages,
Chassés par la bise qui mord.

A travers une nuit plus sainte que la mort,
Tu glisses pâlement, tel un cygne sauvage,
O Svanhild ! et l'on voit sur on profond visage
L'héroïque blancheur des Neiges et du Nord.

Je prendrai comme les nuages
Chassés par la bise qui mord,
Et comme les cygnes sauvages,
Mon élan vers le ciel du Nord.